

L'Américain

QUAND ON SAIT S'Y PRENDRE

Le Yankee voit grand. On dit que le cheval ne s'est si facilement soumis à l'homme que grâce à la conformation particulière de son œil qui le lui représente sept fois plus grand qu'il ne l'est. Les Américains espèrent-ils, par une analogie indirecte avec le cas du cheval, qu'ils sont sept fois plus grands que le reste du monde, et l'imposer par l'amplitude de leurs démonstrations ? Est-ce l'énormité de leurs plaines, la hauteur de leurs montagnes, leurs kilomètres de chemins de fer et leurs milliards qui ont développé chez eux cette vision du grandiose ?

Ils ont une grande force, incontestablement : pas d'histoire, pas de passé, pas de traditions. Qu'étaient-ils il y a 150 ans ? Rien. Comment ils sont devenus Américains ? Voici :

On a pris successivement un Espagnol, un Peau-Rouge, un Français, un Allemand ; on y ajouta, sur place, quelques femmes enlevées dans les wigwams ; tout cela a mijoté pendant quelques lustres, et il en est sorti un peuple, à peine homogène encore aujourd'hui, qui, n'étant gêné par aucun atavisme, celte ou latin, a pris, en quelques années, un essor qui ne s'explique que par l'amalgame original et les ressources infinies d'un sol vierge.

Nos arbres, les plus grands, ont vingt mètres de haut, les leurs, cent cinquante ; nos maisons ont cinq étages, les leurs, vingt-cinq ; leur unité de monnaie vaut cinq de pauvres petits francs. Chez eux, un architecte bien coté gagne 100,000 dollars, là où les nôtres gagnent 15,000 francs. Leurs médecins... Oyez l'histoire suivante.

Dernièrement un médecin new-yorkais réclamait aux héritiers, naturellement, d'un sénateur la tout humble somme de 190,000 dollars — 950,000 francs.

Voilà qui va induire en de profondes méditations nos médecins dont la discrétion, en matière d'honoraires, est bien connue. A quel prix sont donc les visites, de l'autre côté de l'Océan ? Comment un médecin peut-il, à ce point, connaître son Codex qu'il arrive à cette fabuleuse rémunération ? Et de quelle chaux, de quel ciment est donc bâti ce malade qu'il résiste aux ingurgitations nécessitées par ce chiffre d'honoraires ?

Le médecin yankee espérait bien en arriver au million, et n'a pas dû laisser que d'être un peu vexé. Un malade qui meurt trop tôt de 50,000 francs ! Celui-ci, évidemment, manquait de savoir-vivre. Mourir pour mourir, n'est-ce pas, qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire de vivre 50,000 francs de plus ? C'était pas lui qui payait !

C'est égal ! gagner sur un seul sénateur américain plus du tiers de ce que coûte tout un sénat français, voilà qui n'est pas banal !

LITTLE BOB.



I.

Elle. — Non, non, on ne donne rien ici.
Lui. — Est-ce à madame que j'ai l'honneur de parler ?
Elle. — Naturellement ! pour qui me prenez-vous ?
Lui. — Excusez-moi, mais je vous prenais pour la fille aînée de la maison.
Elle. — Attendez un moment !...



II.

Elle. — Tenez, mon pauvre homme, voilà vingt sous et une pinte de vin pour vous.

RECETTE

PETITS POIS A LA FRANÇAISE. — Ayez un litre de pois fins et bien frais, mettez les dans une terrine, couvrez-les d'eau froide, maniez-les avec soixante-quinze grammes de beurre fin jusqu'à ce que le beurre et les pois ne forment plus qu'un corps que vous posez dans une passoire pour laissez égoutter ; ensuite mettez les pois dans une casserole sur le feu vif et faites-les sauter pendant quelques minutes ; lorsqu'ils sont bien verts, assaisonnez-les d'une pincée de sel, ajoutez deux ou trois petits oignons blancs, couvrez la casserole de son couvercle ou d'un plat creux contenant de l'eau chaude, posez la casserole sur feu doux et laissez mijoter jusqu'à entière cuisson, c'est-à-dire trente à trente-cinq minutes. Retirez la casserole du feu, terminez en liant avec soixante-quinze grammes de beurre fin, on peut également employer du beurre manié d'un peu de farine, afin que le jus soit mieux lié avec les pois, mais cette manière d'opérer n'ajoute certainement rien à la qualité du mets.

CE SERAIT BIENTOT LA RUINE

Une femme généreuse donne dix cents à un pauvre estropié qui vient de s'installer au coin d'une rue.

Le mendiant n'a pas l'air de s'en apercevoir.

— Vous pourriez me remercier, dit la dame, froissée — ou tout au moins vous découvrir !

— Merci ! pour attraper un rhume qui me coûterait 50 cents de sirop !

AIE ! AIE !

Une dame, qui a du monde dans son salon, se récrie sur une photographie dont on vient de lui adresser les épreuves :

— C'est horrible ! on me donnerait cent dix ans !... Je suis contrefaite... J'ai l'air d'une marchande de pommes !

Tout à coup entre un ami de la maison.

Et lui mettant le corps du délit sous les yeux, comme pour le prendre à témoin :

— Voyons, vous, qu'est-ce que vous dites de ça ?

Sur quoi l'ami s'exclame avec une bonne foi absolue :

— Oh ! comme c'est vous ! On ne vous a jamais faite si ressemblante !

ENTRE NOUS

— Ne trouvez-vous pas que depuis quelque temps notre ami de Lapanno est devenu très *smart* ?

— Pourquoi dites-vous *smart* ? Je trouve absurde d'employer ces vilains mots anglais, alors que nous avons tant de mots français pour exprimer la même chose.

— Quel mot pourrais-je donc employer pour *smart* ?

— Oh ! ce n'est pas cela qui manque... dites... dites... eh bien ! dites *fashionable*, par exemple !

LE BON ARTICLE

— Comment est-il, le nouveau candidat ?

— C'est un patriote ; il a les yeux bleus, le teint blanc et les cheveux rouges.